

# Mademoiselle comme si

Benoit Virole

Tout psychanalyste a rencontré au cours de sa carrière un patient croyant au surnaturel. Ce fut mon cas avec une jeune femme, intelligente, mais dont l'analyse dévoila l'existence d'une croyance irrationnelle. Agée d'une trentaine d'années, brune et assez jolie, elle parlait des choses les plus insignifiantes de façon maniérée, parfois avec un humour caustique. À tous propos, elle accompagnait son discours d'un « *c'est comme si...* ». C'était un tic de langage détestable. Elle pouvait dire par exemple : « C'est *comme si* je voulais la mort de ma mère », en évoquant une scène où elle avait fait tomber, par inadvertance, sa fourchette sur le pied de sa mère qu'elle venait d'inviter au restaurant. Son interprétation était peut-être juste, quoique un peu forcée et traduisant une connaissance assez superficielle de la psychanalyse, mais la formule systématique était irritante. Elle ajoutait souvent à son « *c'est comme si* » un « *quelque part* » et parfois même un « *quelque chose* ». Par exemple, elle pouvait dire : « *Quelque part, c'est comme si, quelque chose* s'opposait en moi à ce que je mette à travailler ». « La paresse, peut-être ? » avais-je parfois envie de répondre. Je me reprenais à temps et me conten-

### *Mademoiselle comme si*

tais d'écouter. Bref, je me mis à la surnommer « *Mademoiselle comme si* ». Malgré des études de journalisme, elle ne parvenait pas à obtenir le poste qu'elle désirait. Travailler pour la télévision était son vœu le plus cher. Elle me parlait de chaînes dont j'ignorais l'existence, ayant jeté mon dernier poste de télévision il y a plus d'une trentaine d'années. Pour préciser les choses, je ne peux entendre le mot « télévision » sans penser à l'horloge à boules de l'ORTF dont la spirale m'inspirait des méditations sur l'écoulement infini du temps. C'était il y a bien longtemps... À longueur de séance, elle me détaillait les pedigrees des sommités télévisuelles qu'elle cherchait à rencontrer lors de cocktails mondains. Ses tentatives tournaient au fiasco et elle végétait comme pigiste pour une revue à tirage confidentiel. Elle en était mortifiée et en voulait au monde entier. Après avoir essayer des thérapies pour le développement personnel, puis des techniques corporelles de connaissance de soi, elle se décida à entreprendre une psychanalyse. Elle espérait une transformation d'elle-même lui permettant d'arriver à poser enfin les pieds sur un plateau de télévision. Je me laisse aller à la méchanceté. La véritable raison de son entrée en analyse tenait à sa solitude. Malgré ses « réseaux » d'amis virtuels et ses nombreux amants, elle était douloureusement seule. Elle se croyait aimée. Sa vie était un théâtre de l'inauthentique, un théâtre d'ombres.

\*

La légèreté dont elle faisait preuve dans de nombreux domaines de sa vie, ne se retrouvait pas dans l'analyse. Elle était ainsi d'une ponctualité exemplaire aux séances. Aussi, je fus surpris, lorsqu'un jour, elle arriva très en retard. Elle n'avait pas retrouvé ses clefs de voiture et avait dû prendre le métro. L'interprétation de cet acte manqué ne posait pas de difficultés. Elle manifestait par l'oubli de ses clés sa résistance à l'analyse. Pendant

les séances précédentes, ses associations de pensée tournaient autour de ses échecs lors d'entretiens d'embauche avec les directeurs de rédaction. Elle transférait sur l'analyse les sentiments ambivalents suscités par ces échecs. Mes interprétations tombèrent à l'eau. Selon elle, les clefs avaient bel et bien disparu. Il n'y avait pas d'autres explications. Elle les rangeait toujours au même endroit dans un coquillage en nacre placé sur la commode de l'entrée de son appartement. Je n'insistai pas.

\*

Un vendredi soir, elle arriva fort agitée à la séance et me déclara qu'elle ne pouvait pas me régler les honoraires de la semaine. Je restai conciliant et lui assurai qu'il n'y avait aucun dommage à me les apporter à la prochaine séance... mais analyse oblige, nous devions cependant chercher ensemble les raisons inconscientes de ce nouvel acte manqué. D'une voix agacée, elle m'expliqua qu'il n'y avait rien à comprendre. Elle avait déposé, comme d'habitude, les billets dans le coquillage posé sur la commode pour pouvoir les prendre avant de partir à la séance. Au moment de les prendre, ils n'étaient plus là. Effrayée, elle était venue sans attendre. Ses explications étaient confuses. Elle parla d'un voleur rentrant chez elle, disposant de ses clefs et se cachant dans les placards ou sous son lit. Plus que septique, j'écoutai ses explications. Présentait-elle une confusion intellectuelle ? Non, je chassai cette explication. Un déni de la réalité lié à sa résistance à l'analyse, voilà toute l'affaire ! Devant l'agitation de ma patiente, je décidai cependant d'être prudent et de ne pas intervenir. La séance suivante, elle me paya les honoraires mais elle persista à accuser un cambrioleur d'avoir voler l'argent. Un troisième incident survint la semaine suivante. Après avoir tenté à de nombreuses reprises d'obtenir un rendez-vous avec le rédacteur en chef d'un magazine de télévision consacré aux problèmes

de société, ma patiente avait fini par obtenir un entretien. Elle lui exposa son projet d'animer des sujets chocs touchant à la vie sexuelle des Français. Le rédacteur montra son empressement – je n'en sais guère plus – et lui promit d'obtenir un rendez-vous d'embauche avec le directeur du personnel. Ma patiente ne tenait plus en place. La lettre recommandée de convocation à l'entretien d'embauche n'était toujours pas arrivée qu'elle s'imaginât déjà au sommet du panthéon télévisuel. Un soir, très tard, elle surgit à la porte de mon cabinet. Elle n'avait pas rendez vous. Sa mine était hagarde et ses cheveux décoiffés. Je la fis asseoir et lui demandai ce qu'il passait. Voici son récit, autant que je puisse m'en souvenir : « La lettre ! La lettre recommandée pour l'entretien d'embauche. Le facteur me l'a apportée ce matin. J'étais allongée dans mon bain. Au bruit de la sonnette, j'ai couru en peignoir encore toute dégoulinante d'eau. J'ai signé l'accusé de réception, puis comme je le fais pour tous les courriers importants, j'ai posé la lettre dans le coquillage sur la commode de l'entrée et suis retournée dans la salle de bain. Quand je suis revenue, le coquillage était vide. . . Il a avalé les clefs, l'argent, et la lettre. . . ».

Je pris le sage parti de ne pas la contredire. Très doucement, j'expliquais à *Mademoiselle comme si* que dans certaines circonstances émotionnelles, des actes peuvent échapper à la conscience. C'est ce qui avait dû se passer. Elle avait perdu ses clefs de voiture, l'argent des honoraires et la convocation à l'entretien d'embauche sans s'en rendre compte. Tous ces actes étaient significatifs. Il n'y avait qu'une seule solution : continuer l'analyse. Peut-être aussi, lui suggérai-je, faudrait-il un complément médicamenteux. . . juste pour l'aider dans cette passe difficile. Je parvins même à prononcer le nom d'un confrère psychiatre. Elle m'écouta attentivement puis se leva, me regarda avec un sourire indéfinissable et me remercia. Lorsque la porte se ferma sur elle,

*Mademoiselle comme si*

j'eue l'impression désagréable d'avoir fait une erreur. En effet, je ne revis plus jamais Mademoiselle comme si.

\*

Plusieurs années après cet évènement, je fus invité à participer à un congrès à La Havane. C'était là l'occasion de revoir mon ami Juan, psychanalyste à Buenos-Aires qui était également convié. Je pris les billets d'avion et quelques semaines plus tard, je débarquais à La Havane en compagnie d'une dizaine de médecins français impatients de découvrir la psychiatrie socialiste... le rhum cubain et les plages de sable blanc. Le congrès fut sans surprise. Beaucoup de langue de bois, des courbettes et des salutations à n'en plus finir. Juan me traduisait les discours lorsque mon espagnol flanchait. Le soir, nous marchions dans les rues de La Havane regardant les palais décrépis et les vagues déferler sur le boulevard du front de mer. Avant le retour sur Paris, les congressistes avaient trois jours de liberté. La plupart choisirent de partir sur les plages situées à une petite centaine de kilomètres à l'est de La Havane. Juan qui connaissait bien Cuba me proposa d'aller vers le sud et de visiter Trinidad. Nous louâmes une voiture au prix fort et nous voilà partis, louvoyant entre de gigantesques camions, sur des chaussées dénuées de toute signalisation. La route menant à Trinidad est coincée entre l'océan et une chaîne de montagnes aux flancs couverts d'herbe brûlée par le soleil. Elle débouche sur un golfe délimité par une bande de terre sur laquelle est édifiée une série d'hôtels à l'architecture pompeuse. Étroite de quelques centaines de mètres, cette péninsule enserme une vaste étendue d'eau prise à l'océan. Juan avait réservé deux chambres d'hôtel sur la place centrale de Trinidad devant la vieille église. Faite de rues en pente écrasées de soleil, la ville devient agréable le soir après le départ des derniers cars de touristes. Nous marchions passant d'une gargote à

*Mademoiselle comme si*

une autre, en buvant des *mojit*os et en écoutant les musiciens de salsa. Le lendemain matin, je me levai tôt. Je pris un taxi mobylette, un incroyable véhicule à trois roues muni d'une cabine jaune en forme de coquille d'œuf dans lequel le passager devait s'installer derrière le chauffeur. La route descendait en longs virages vers la mer. Le soleil se levait sur le golfe amenant une douce chaleur. Quelques vieilles carnes décharnées et des vaches à la maigreur stupéfiante paressaient au beau milieu de la chaussée, indifférentes au klaxon du taxi. Il me déposa tout au bout de la péninsule à quelques encablures d'un vieux cargo à moitié ensablé. C'était un vieux bâtiment d'avant la génération des porte containers. Sa poupe était entièrement sous l'eau et seule sa proue émergeait. La rouille avait percé son pont en de nombreux endroits. Il semblait échoué depuis une éternité. Sur la grève, juste devant le bateau, j'entendis des voix juvéniles. Deux enfants, un garçon et une fille, se baignaient et s'amusaient à s'éclabousser. Le garçon avait les cheveux noirs d'encre et le teint basané des cubains ; la fille avait un teint plus clair. Leurs maillots de bain étaient démodés et élimés par l'usage. Je restai longtemps à les regarder. Après s'être séchés, ils s'assirent sur le sable et rentrèrent tous les deux dans un jeu d'imitation de l'autre comme le font souvent les enfants désœuvrés. Le garçon se levait, imitait la fille, puis la fille à son tour imitait le garçon. Ils se pourchassaient en riant et s'aspergeaient de sable. Ils semblaient très proches l'un de l'autre mais ne paraissaient pas être frère et sœur : plutôt une amitié infantile encore épargnée par les tourments de la sexualité adolescente.

\*

En fin d'après-midi, j'allais m'étendre au soleil sur la plage devant l'hôtel et je fus abordé par un vendeur ambulant. Il essayait

en vain de me vendre des bijoux de pacotille lorsqu'il sortit de son sac un énorme coquillage en forme de conque. Le souvenir de Mademoiselle comme si me revint en mémoire. Voyant que j'étais intrigué par l'objet, le vendeur poussa son avantage et se mit à me raconter l'histoire de ce coquillage : un conte célèbre du folklore cubain... deux jeunes amants tous juste sortis de l'enfance étaient séparés par l'infortune de leurs conditions. La jeune fille venait de l'aristocratie et le garçon était un pauvre pêcheur. Leurs familles s'opposant au mariage, ils décidèrent de se noyer ensemble. Après leurs morts, leurs corps se sont transformés en deux coquillages. La légende dit que l'on les trouve toujours par deux au fond des mers. En plaçant l'oreille à l'orifice de la conque, on peut entendre la voix de l'amant éloigné... J'écoutais jusqu'au bout et pour ne pas décevoir le vendeur lui achetai au premier prix un sachet d'amandes salées. Le soir même, nous visitâmes avec Juan l'église de Trinidad. Devant une statue de la Vierge était entassé un amoncellement d'objets hétéroclites, des chapelets, des couteaux, des pipes et des outils, des clefs de voiture et des klaxons... Ces objets avaient été déposés en souvenir de leurs propriétaires décédés. En regardant cet attirail invraisemblable et je découvrais, entre une scie de précision et des ciseaux de tapissier, le même énorme coquillage en forme de conque aux couleurs ternies par la poussière. Cette nouvelle rencontre avec ce coquillage me décida à en prendre possession. Le groupe de touristes s'était éloigné et profitant de leur inattention, je passais la balustrade de la chapelle et déroba la conque que je dissimulais sous mon blouson. Il orne aujourd'hui le guéridon de mon bureau à Paris. Après les séances, lorsque le patient me tend les billets des honoraires, et afin d'éviter le geste déplaisant de les engouffrer devant lui dans la poche de mon veston, je les glisse dans l'échancrure du coquillage. N'en déplaise à ceux qui font allégeance au surnaturel, je n'ai jamais eu à me plaindre de cette pratique. Une fois le patient parti, j'ai

*Mademoiselle comme si*

toujours retrouvé les billets à leur place... jusqu'à présent... Parfois, je n'hésite pas à mettre mon oreille devant l'orifice de nacre. Je n'y ai jamais entendus que le souffle de l'océan... Toutefois, l'honnêteté intellectuelle m'entraîne vers un aveu difficile. Depuis quelques temps, je me surprends à dire, à tout bout de champ, et sans pouvoir me corriger :

« Quelque part, c'est comme si, quelque chose... »

\*\*\*